

MARTIN, Paul-Louis, *À la façon du temps présent. Trois siècle d'architecture populaire au Québec* (Sainte-Foy, Les Presses de l'Université Laval, 1999), 380 p.

Jacques Lachapelle

Volume 55, numéro 1, été 2001

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/005496ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/005496ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Institut d'histoire de l'Amérique française

ISSN

0035-2357 (imprimé)

1492-1383 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Lachapelle, J. (2001). Compte rendu de [MARTIN, Paul-Louis, *À la façon du temps présent. Trois siècle d'architecture populaire au Québec* (Sainte-Foy, Les Presses de l'Université Laval, 1999), 380 p.] *Revue d'histoire de l'Amérique française*, 55(1), 144–146. <https://doi.org/10.7202/005496ar>

MARTIN, Paul-Louis, *À la façon du temps présent. Trois siècles d'architecture populaire au Québec* (Sainte-Foy, Les Presses de l'Université Laval, 1999), 380 p.

Bien qu'elle ait été largement traitée, l'architecture domestique québécoise demeure un sujet difficile, pour ne pas dire un piège. Les filiations que l'on peut remonter jusqu'au Régime français et l'importance du milieu agricole dans l'histoire du Québec incitent à aborder les questions de l'origine et de l'identité, deux ferments idéologiques qui peuvent distordre la réalité pour glorifier et banaliser tout à la fois ce patrimoine. Dans un texte intitulé « La maison québécoise, un sujet à redécouvrir » (dans *Architecture : la culture dans l'espace*, Ottawa, IQRC/Léméac, 1983), publié en 1983, Luc Noppen, avait âprement critiqué l'historiographie critiquant notamment les différentes hypothèses qui prétendent expliquer les formes bâties typiques. Il concluait que le moment était venu de revoir la méthodologie de recherche et les interprétations. Depuis, les études sur des édifices spécifiques se sont multipliées, faisant avancer la connaissance mais laissant en plan la vue d'ensemble. Même s'il limite son étude à la Mauricie, Paul-Louis Martin brosse un tableau qui est crédible pour d'autres régions de la province ; c'est dire que son ouvrage était attendu et, à cet égard, il ne déçoit pas, loin de là.

Paul-Louis Martin rappelle dans son introduction le débat sur les sources et le caractère de ces anciennes demeures. Sa revue de la littérature est sans complaisance pour les auteurs disparus, plus évasive pour les autres. Il admet lui-même à propos d'un de ses commentaires qu'il pourrait paraître sévère. En fait, sa critique peut surtout paraître insistante ; le constat est si clair en introduction qu'il est inutile d'en rajouter par la suite.

L'auteur propose deux correctifs à l'approche scientifique de l'étude de la maison traditionnelle : il diversifie les sources documentaires et il élargit la liste des facteurs qui expliquent des formes. Les sources utilisées in-

cluent un nombre considérable d'actes notariés (inventaires de bien et marchés de construction), de photographies anciennes, de dessins, de peintures et d'œuvres littéraires, sans compter bien sûr les édifices eux-mêmes. Les actes permettent, entre autres, de retracer tout un patrimoine disparu, principalement les anciennes constructions en bois. Louise Dechêne, dans un chapitre de *Habitants et marchands de Montréal au XVII^e siècle*, avait donné l'exemple dans la mesure où l'analyse fine de tels documents lui avaient permis de reconstituer le scénario suivant lequel le colon s'installe sur sa concession. Mais chez Martin, la périodisation est plus longue, de telle sorte que l'apparition de mots, leur propension puis leur disparition contribuent à identifier des cycles dans la manière d'habiter.

Par ailleurs, le cadre théorique de Paul-Louis Martin est multidisciplinaire et il inclut des modèles étrangers. L'ouvrage *Pour un Anthropologie de la maison*, d'Amos Rapoport est du nombre. Publié en 1969, traduit en 1972, cet ouvrage condamnait toute explication de l'architecture vernaculaire qui n'était fondée que sur un nombre très limité de facteurs. Pour lui, un déterminisme universel n'existe pas. Il est surprenant que les conclusions de cet ouvrage ait suscité aussi peu d'intérêt de la part des chercheurs québécois. Quoi qu'il en soit, Martin tient compte de l'évolution des techniques, des influences culturelles, du confort domestique, de la transmission des savoirs, etc. Il lie par exemple la multiplication des caves à l'avènement de la culture des pommes de terre au XIX^e siècle. On est loin de l'interprétation de l'exhaussement du rez-de-chaussée en tant qu'influence du classicisme colonial anglais ou en tant qu'adaptation à l'accumulation de neige.

Il est curieux par ailleurs que, dans son argumentation, Martin réfère à l'occasion au bon sens des paysans et aux valeurs solides des bâtisseurs. C'est souvent au nom du sens pratique des populations rurales que l'on a erré en matière de rapport au climat. Il est vrai cependant qu'il est difficile de ne pas associer une architecture dépouillée à un sens des valeurs porté vers l'essentiel, pour faire des maisons de campagne des modèles d'authenticité, sans artifices. Pourtant, Martin témoigne lui-même du soin à embellir la façade lorsqu'on rénove des résidences. L'essentiel dérive alors vers des soucis esthétiques.

Quoi qu'il en soit des valeurs paysannes, l'une des grande qualité de ce livre tient au désir marqué de privilégier la dimension humaine du sujet d'étude. En plus de la mentalité populaire, l'argumentation aborde les règles de vie des communautés locales et les grands courants de société. Les intervenants, qu'il s'agisse des propriétaires, ou des hommes de

métiers pour n'en nommer que deux catégories, prennent place dans cette histoire. Enfin, si l'étude a nécessité une méthodologie rigoureuse qui fournit des données importantes, le texte est vivant. Des citations littéraires et élégantes ou colorées et savoureuses donnent la parole à des écrivains et aux notaires. Le titre, « À la façon du temps présent », en est un exemple. L'étude fine des archives a aussi permis quelques trouvailles. Il en est une qui est surprenante : il est fait mention, dans un marché de construction, de toit à la chinoise, en référence sans doute aux débords de toit incurvés. L'idée même que la maison dite « québécoise » soit une chinoiserie fait sourire. Paul-Louis Martin parle pour sa part d'influence *Regency*. C'est bien sûr une anecdote qui ne peut être généralisée, mais elle n'en reste pas moins une nique aux tenants d'une architecture à saveur exclusivement locale. On soupçonne que la découverte de ce texte, que seul un travail ardu et systématique rendait possible, a dû procurer un moment agréable à l'équipe de chercheurs.

En somme, il y a dans ce livre une mine d'informations et d'explications. Cette richesse a des conséquences sur la structure du texte. À maintes occasions, l'auteur nous annonce que tel ou tel sujet sera traité à nouveau, de manière plus approfondie, plus loin dans le texte. Ces nombreux renvois finissent par embrouiller la lecture. Il faut également regretter que des légendes de dessins (p. 214-215) n'identifient ni les édifices ni les auteurs, ce qui aurait pourtant contribué à mieux saisir la fonction du dessin comme traduction de l'apparence du projet auprès du propriétaire ou comme précisions à l'entrepreneur. La légende générale indique « sources à venir », un oubli peu conséquent en soi mais qui rappelle à quel point l'informatique entraîne les chercheurs à accumuler une quantité de détails difficile à gérer. Quelques précisions techniques pourraient aussi améliorer l'ouvrage. Mais trêve de remarques qui risqueraient de donner une impression négative de cet ouvrage remarquable. Il s'agit en effet d'une recherche ambitieuse, et même courageuse, qui brosse un tableau convaincant de l'architecture résidentielle. Ce livre est dorénavant une référence obligée pour toute étude de la maison traditionnelle, tant au point de vue de la méthodologie que de l'interprétation.

JACQUES LACHAPELLE

École d'architecture
Université de Montréal